Numéro : 24 **Avril 2011**

Ajoncs de la Bessède
Galatjas (en occitan)

Photo Josette Marty

SUR LE SENTIER DU CAMP DE CÉSAR .

Le dolmen de Bonarme

Le sentier de petite randonnée du camp de César sur la commune de Saint-Pardoux-et-Vielvic commence à Bonarme sur la route D52 qui relie Belvès à Urval. Il est dit "éco-archéologique" car il offre, selon la saison, un bel échantillon de la flore de la Bessède et il fait découvrir d'intéressants vestiges du passé.

En 1876, la Société Historique et Archéologique du Périgord (SHAP) avait repris dans son bulletin une lettre de l'abbé Lespine (1757-1831) à Wlgrin de Taillefer (1761-1833) du 14 juillet 1810 :

"Ce camp que le peuple appelle *las Franchieras* est de forme carrée, les quatre coins un peu arrondis et orientés aux quatre points cardinaux. Les gens plus instruits l'appellent Camp de César, mais la tradition n'en dit rien : il est situé au sud-ouest d'Urval, à une demi-lieue de ce bourg. Ce camp pouvait contenir de 8 à 10 000 hommes, ses retranchements sont encore fort distincts et on y remarque encore la levée et les fossés hors du camp. On y voit aussi deux portes à l'est et à l'ouest. Les retranchements mesurés du fond du fossé extérieur peuvent avoir en quelques endroits 5 à 6 pieds de hauteur."

La végétation a repris ses droits depuis les temps de la conquête romaine.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Sur le sentier du camp de César par Michel ROBIN *(Pages 2 et 3)*

Le journal des enfants de l'école *(Page 4).*

Les donateurs des vitraux de l'église d'Alles par Gérard MARTY *(Page 5).*

Colères de la Vézère par Norbert MARTY *(Pages 6 à 8).*

Une demeure de caractère : La Péchère par Gérard MARTY *(Pages 19 à 22).*

RUBRIQUE PASSION

Passion : pêche à la ligne par Émile LABROUSSE *(pages 16 à 18)*

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY *(Pajas 9 a 11).*

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY *(Pages 9 à11).*

Coquelicots et **Ròselas** de Bernard Lesfargues *(Pages12 et 13)*

Ode à la Dordogne (suite) de Louis DELLUC *(Pages14 et 15)*

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Sur votre agenda *(Page 24).*

Talus pouvant être un reste de levée

C'est le domaine des châtaigniers, de la bruyère arborescente dite "*branda*",

et d'arbustes divers où les verts ajoncs, aux piquants acérés, se couvrent de belles fleurs jaunes. De magnifiques orchis éclosent au printemps.

À l'autre extrémité du chemin balisé , on débouche sur une succession de petites mares, reliées entre elles et alimentées par l'eau s'écoulant des fossés en bordure des chemins. La carte IGN nous indique qu'il s'agit de l'étang de la Rode.

Et voici ce qu'en disait l'abbé Lespine en 1810 :

" On fait remarquer à côté un lac, lequel servait sans doute d'abreuvoir pour les chevaux, les hommes doivent tirer l'eau, pour leur usage, des fontaines qui ne sont pas éloignées."

Le panneau d'information touristique signale que "Rode" veut probablemnt dire "le buisson". Cependant *"Ròda"* en occitan signifie roue, mais de quelle roue peut-il s'agir ?

La Bessède en général, et particulièrement la commune de Vielvic, conservent bon nombre de dolmens et autres grosses pierres dont la mise en place remonte bien avant la conquête romaine. Cela n'avait pas non plus échappé à l'abbé Lespine qui écrit : "Sur la droite du camp et à moins d'un demi-quart de lieue au midi d'Urval et à une demi-lieue de ce bourg, on trouve 4 grosses pierres de grès, (on n'en voit plus de semblables dans le pays) que les paysans appellent *"Aux Roquets"* (aux Rochers) et quelques personnes le *"Tum"*, sans doute du mot "tumulus". La plus grande de ces pierres était encore élevée en 1763."

Il peut s'agir du dolmen de Bonarme, à l'entrée du chemin de randonnée (voir photographie en page 2). Il aurait été érigé 3000 ans avant J.C. Il était entouré de cercles de grosses pierres qui ne sont plus visibles aujourd'hui.

Notons qu'il existe à Meyrals un lieu appelé également "*Camp de César*". Dans son livre "*Histoire de Meyrals*" Jacqueline Jouanel le décrit ainsi : "Sur le sommet d'un plateau, est situé un camp circulaire (diamètre : 64 m), entouré d'un fossé (profondeur : 4 m et plus) et d'une enceinte percée de trois ouvertures. Des prospections ont permis de noter des dépôts de scories en diverses parties du site et de reconnaître en surface de la céramique médiévale.

L'appellation "*Camp de César*", qui est assez courante, a pu être donnée à des lieux dont on savait qu'ils avaient été occupés de très longue date."

Michel ROBIN
Secrétaire de l'Association "**Jeunesse Alloise**".

Photos Josette Marty

L'étang de la Rode

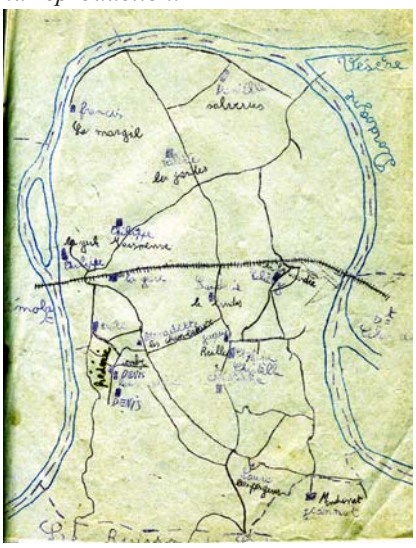
Références :

– **Tome III des bulletins de la SHAP** (1876) pages 187 et 188.
– **Histoire de Meyrals** de Jacqueline Jouanel - Récéad -

Note : Le sentier éco-archéologique du camp de César est un sentier de petite randonnée long de 3, 5 km. Il comporte les risques naturels inhérents à la forêt et l'accés aux ruines est strictement interdit.

LE JOURNAL DES ENFANTS DE L'ÉCOLE.

Un abonné a confié au ***Chalelh*** *un journal édité par les enfants de l'école de Alles en 1976. Sa fraîcheur et sa spontanéité sont un plaisir. En voici quelques extraits même si le temps en a compliqué la reproduction.*

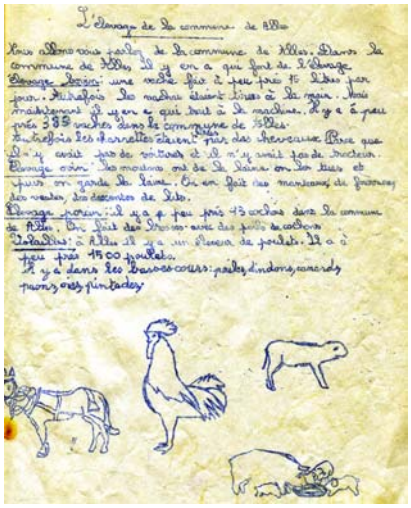


Notre commune

La commune de Alles a la forme d'une tête. Elle a une oreille du côté gauche. Elle est encerclée par la Dordogne qui lui sert de limite. Cette forme a la superficie de 852 hectares avec 307 habitants donc 36 hab/km² ; par comparaison, il y en a 91 en France et 35 000 à Paris. Les routes importantes sont la D2 et la D51.

Notre commune

La commune de Alles a la forme d'une tête. Elle a une oreille du côté gauche. Elle est encerclée par la Dordogne qui lui sert de limite. Cette forme a la superficie de 852 hectares avec 307 habitants donc 36 hab/km² ; par comparaison il y en a 91 hab/km² en France et 35000 hab/km² à Paris. Les routes importantes sont la D2 et la D51.


L'élevage de la commune de Alles

Nous allons vous parler de la commune de Alles. Dans la commune de Alles il y en a qui font de l'élevage.

Elevage bovin: une vache fait à peu près 15 litres par jour. Autrefois les vaches étaient liées à la cour. Mais maintenant il y en a qui tout à la machine. Il y a à peu près 355 vaches dans la commune de Alles.

Autrefois les charrettes étaient tirées par des chevaux. Parce que il y avait pas de voitures et il n'y avait pas de tracteur.

Elevage ovin: les moutons ont de la laine on les tues et puis on garde la laine. On en fait des manteaux, des pantoufles, des vestes, des écharpes de laine.

Elevage porcin: il y a peu près 13 cochons dans la commune de Alles. On fait des boudins avec des pieds de cochons.

Volailles: à Alles il y a un élevage de poulets. Il a à peu près 1500 poulets.

Il y a dans les basses cours: poules, dindons, canards, paons, oies, pintades.

La rivière

Au bord de la rivière
J'ai vu un gros poisson
Je prend ma canne à pêche
Je reviens sous le pont
Je met ma ligne à l'eau
Tout à coup je l'attrape
Il était tellement gros
que par malheur je l'échappe
Alors je reviens à la maison penaud
Jeansot

LES DONATEURS DES VITRAUX DE L'ÉGLISE D'ALLES.

(Suite)

Au-dessus de l'autel, le vitrail qui représente le Bon Pasteur a été offert par l'abbé Delluc et sa famille. Mais qui était ce prêtre ? Jean Delluc est né aux Gipoux le 3 août 1849 à 4 heures du matin.

Son père, Bernard, époux de Catherine Clerc était cultivateur. Il a déclaré la naissance, assisté des témoins Armand Courret, maçon et Pierre Delord, cultivateur. Il était né aux Gipoux le 7 novembre 1810 et avait épousé Catherine Clerc le 29 novembre 1839 à Alles, la mariée et ses parents demeurant également aux Gipoux.

Jean Delluc est ordonné prêtre à Périgueux le 15 juin 1878.

Nous le retrouvons vicaire à Domme de 1878 à 1882 puis professeur au petit séminaire de Bergerac en 1882 et 1883. C'est l'époque où fut exécuté le vitrail de l'église d'Alles. L'abbé Delluc marquait ainsi son attachement à sa paroisse de naissance.

Il fait ensuite un court séjour à la cure de Savignac-Lédrier jusqu'en 1884. C'est une grosse paroisse au nord-est du département, située sur l'Auvézère et connue pour ses forges dont la création remonte au XVe siècle.

Il devient ensuite curé de Biron, nettement moins peuplée que la paroisse qu'il vient de quitter. Il le restera jusqu'en 1928 où il est remplacé par le curé Georges Ballande originaire de Biron.

Le curé Ballande laisse à son prédécesseur la jouissance du presbytère.

Jean Delluc décède le 30 avril 1933 .

Le cartouche du vitrail

Il repose au cimetière de Biron mais, suite à des réductions de sépultures anciennes, sa tombe n'est pas marquée. Les archives du diocèse conservent des informations attestant que le curé Delluc était aussi un excellent menuisier.

Il aurait alors consacré son art à la confection de la chaire, du confessional et autres meubles liturgiques.

Une visite à Biron, dans l'église Saint-Michel désaffectée depuis 1983 et dans l'église Notre-Dame dépourvue de tout ameublement, n'a pas permis de retrouver des traces du travail du curé Delluc.

Le patronyme Delluc est encore présent à Alles et justement aux Gipoux. Dans ce village vers 1810, vivaient déjà deux familles Delluc.

Pierre Delluc marié à Marie Poumeyrie dont nous connaissons les decendants actuels : Elina et Lucien.

Il y avait aussi Jean Delluc marié à Marie Monzie grands-parents du curé Delluc. De la famille Clerc cultivateurs vivant également aux Gipoux nous retrouvons Jean dit Pallice témoin de la déclaration des enfants de Pierre et père de Catherine, la maman du curé ! Des liens de parenté entre Pierre et Jean Delluc n'ont pu être établis.

À suivre. **Gérard MARTY**

COLÈRES DE LA VÉZÈRE.

La Vézère réagit rapidement aux précipitations. Elle devient rouge, son débit augmente, puis au bout de deux jours, en général, la rivière se calme et reprend son cours normal.

Mais sa fureur peut aussi être très forte. On parle des crues de 1728, 1783 où on avait mesuré 7 m 38 à l'échelle de Montignac. Il y eut aussi 1912 qui affecta tout le bassin de la Dordogne puis 1930 dont j'ai beaucoup entendu parler. J'ai vécu la crue de 1944, 7 m 90 à Montignac. La Vézère avait submergé la route vers le Buisson aux Tiraux mais j'avais pu me rendre au village avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Lors de la grande colère du 5 octobre 1960 - 8 m 60 à Montignac - là, j'étais au cœur du combat.

Beaucoup encore gardaient le souvenir de la crue de décembre 1944. La Vézère avait envahi la zone où se trouvent actellement deux grandes surfaces y formant un vaste lac.

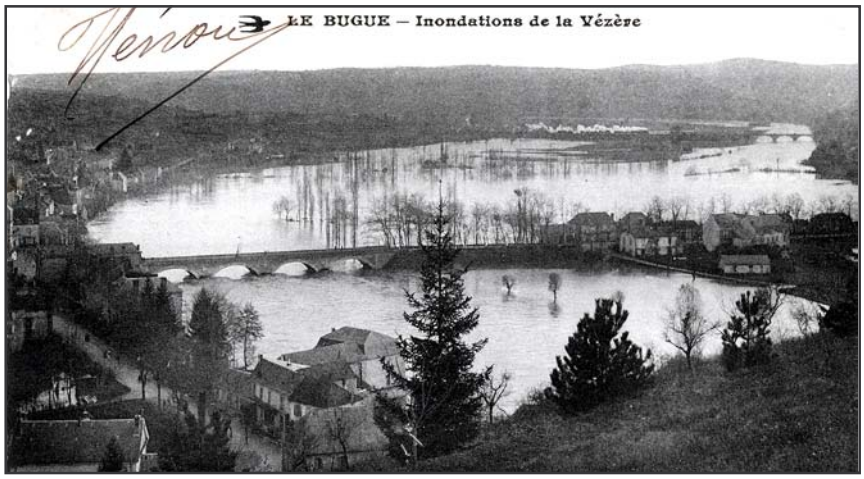
La Vézère, affluent de la Dordogne, prend sa source au Plateau de Millevaches en Corrèze à 883 m d'altitude, dans les tourbières de Longéroux à l'ouest du Puy Pendu qui culmine à 973 m. Elle coule sur 211 km avant de se jeter dans la Dordogne à Limeuil à l'altitude de 50 m environ. Elle draîne un bassin de 3736 km^2. La Corrèze (95 km) est son principal affluent.

D'après mes grands-parents, depuis la construction du pont et de la route qui s'appelle aujourd'hui "Avenue de la Libération", il y avait 80 ans environ, on n'avait jamais vu cela. 1944 était la crue centennale et elle ne devait donc pas se reproduire avant un siècle !

Le dimanche 2 octobre 1960, deux jeunes mariés de la veille qui devaient embaucher le lundi étaient venus régler quelques détails aux Tiraux où se trouvaient la ferme et une partie de nos jardins. La Vézère était déjà sortie de son lit et nous étions allés sur place en bateau.

Le lundi, le bruit courut qu'on annonçait 8 m 40 à l'échelle de Montignac pour les prochains jours.

La Vézère et les quais au Bugue



Carte postale de la collection Jean Batailler

Crue de la Vézère en 1912, au loin le panache de fumée d'une locomotive

Ce niveau serait alors supérieur de 1 m à celui constaté en 1944 et tout le monde haussa les épaules. On crut même à une mauvaise plaisanterie. Le lendemain, mardi jour de marché, j'allais interroger mes collègues maraîchers car nous avions tous des jardins à proximité de la rivière. Les avis furent unanimes : 8 m 40, non, non, ce n'était pas possible, ce ne pouvait être qu'une erreur !

Cependant la rumeur s'amplifiait et, comme dit-on, il n'y a pas de fumée sans feu et que dans notre cas il ne s'agissait pas de feu mais d'eau par nature impossible à arrêter, l'inquiétude gagnait les habitants.

Vers 14 heures, les gendarmes et les pompiers vinrent confirmer la cote incroyable de 8 m 40 à Montignac. L'erreur devenait donc officielle !

Nous avons débarrassé le marché rapidement pour aller ranger tout ce que l'eau risquait d'emporter : planches, brouettes en bois, bidons et tuyaux, puis nous avons démonté la motopompe électrique. Des préparatifs que l'on faisait tous les ans, la plupart du temps pour rien, la Vézère s'épuisant bien avant d'arriver là.

On s'en tint là, étant certains que les autres bâtiments situés plus haut ne seraient pas touchés malgré les annonces. Cependant, tout en prenant les traditionnelles précautions nous gardions un œil sur l'avancée des eaux.

C'est vrai qu'il pleuvait depuis quelques jours, pas très fort mais continuellement. Une pluie épaisse, des terres gorgées d'eau et qui n'en voulaient plus. Toute l'eau qui tombait allait à la rivière.

Maintenant le soir tombait et toujours cette pluie dense qui mouille vraiment et qui enveloppe tout de son voile opaque et précipite l'arrivée de l'obscurité.

Le niveau de la Vézère montait toujours mais pas vite, on était encore loin de 1944 : c'est sûr il y avait erreur !

Cependant, la nuit tombée, l'espoir d'une erreur faisait place petit à petit à une inquiétude de plus en plus forte.

Nous habitions en ville, il n'y avait donc personne la nuit aux Tiraux où se trouvait notre exploitation.

À l'heure du souper, nous en avons parlé avec mes parents : et si cela arrivait comme annoncé ? Il fut décidé que je passerai la nuit aux Tiraux et, si la Vézère atteignait la cote de 44, alors je téléphonerais à mes parents.

Après souper, je pris mon vélo et m'en allai tranquillement. Mais sur la place, c'était l'effervescence. Les gendarmes et les pompiers aidaient les riverains les plus menacés à mettre leur patrimoine à l'abri.

Au bout du pont, côté avenue de la Libération, une quinzaine de voisins, surveillaient l'évolution du niveau en posant des cailloux que l'eau engloutissait petit à petit.

Ils m'annoncèrent que maintenant la Vézère montait beaucoup plus vite et que, peut-être, c'était l'attaque.

J'ai rencontré Milou qui avait mis son cochon dans une camionnette. Il m'attendait pour savoir si je n'avais pas une étable libre pour le mettre au sec. Nos bâtiments étaient 1 m 50 plus haut que les siens. Nous allâmes le décharger pour le mettre dans l'étable à côté des deux nôtres et je revins vers le groupe de voisins qui suivaient , centimètre par centimètre, la montée de l'eau.

Il fallut se rendre à l'évidence : l'eau montait vite et même très vite. On n'était pas encore au niveau de 44 mais on s'en rapprochait de plus en plus.

Je savais que c'est au 42 de l'Avenue de la Libération que la Vézère franchirait la route en premier. Nous nous y sommes rendus pour surveiller sa progression. Là, sur une trentaine de mètres, l'eau touchait le goudron et petit à petit le grignotait, contournant les obstacles. Vers l'amont flottaient d'innombrables planches, des bouteilles et des débris en tous genres.

L'eau recouvrait maintenant la moitié de la route, affleurant la partie bombée ; l'heure de vérité approchait !

Soudain, un mince filet roula de l'autre côté, puis deux, puis dix et ce fut une lame d'eau qui balaya le goudron sur 30 mètres. L'attaque était bien lancée, à nous de résister !

Un courant violent s'établit immédiatement et, à la lueur de l'éclairage public, on voyait s'approcher les planches et les détritus jusque là retenus par le barrage de la route.

Après avoir traversé la route, l'eau se déversait en cascade dans les terrains situés 1,80 m plus bas et encore cultivés car les grandes surfaces n'étaient pas construites.

Maintenant, 15 cm d'eau submergeaient la route qui était franchie à grande vitesse par les objets flottants emportés par un terrible courant.

Le goudron était recouvert sur plus de 100 mètres. Les pompiers aidaient les gens qui, incrédules jusque là, se décidaient à quitter leur domicile quand il était encore temps.

Il fallait choisir son côté car bientôt le passage sur la route deviendrait impossible. Je me décidai à aller vers les Tiraux avec deux ou trois compagnons alors que d'autres revenaient vers le Bugue. L'eau nous arrivait déjà à hauteur de bottes.

Aux Tiraux, j'attendis un moment puis l'eau ayant atteint le niveau de 1944 et ne semblant pas vouloir s'en tenir là, je décidai d'appeler mes parents qui étaient au magasin en ville.

N'ayant pas de téléphone aux Tiraux, vers 23 heures je frappe chez ma voisine pour téléphoner :

– Qui est-ce ? Qu'y a-t-il ?

– C'est Norbert, je voudrais téléphoner à mes parents à cause de l'eau !

– L'eau ? Mais quelle eau ?

– L'eau de la Vézère, elle va entrer dans votre cave !

– J'arrive !

Elle ouvre la porte et écarquille les yeux : partout autour d'elle, dans l'obscurité, les sournois scintillements de l'eau qui envahit la cour et au loin un sourd grondement...

Norbert MARTY À suivre.

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

MESTRESSA FEMNA.

Dil ranvèrs de Montinhac vivián deus òmes e de las femnas al pè d'un bauç quò fai bien del temps.

Quò èra una mestressa femna que comandava tota la tribú e cada matin donava los òrdres per la jornada. Me diretz que quò a pas gaire cambiat dumpuèi 'quel temps e i a totjorn deus òmes jol govern de lors femnas. Mas, io vos parli d'un temps que tots los òmes fasián nonmàs çò que las femnas disián. Sabián que n'èran pas tròp degordits e trobavan que quò es mai aisat d'escotar.

M'an dich que 'quel biais de viure veniá d'una causa un pauc estranha. Los òmes sabián pas enquera qu'èran utils per far los nenets. Las femnas disián que los mainatges lor venián en anar se jaire la nuèch sos un casse quand la luna es chabròla, o se voletz, quand la luna ten las banas quilhadas. E los òmes, paubres estalordits, zo cresián !

Endonc aqueste matin òmes e femnas èran atropelats davant la cauna de Las Caus.

Los vièlhs, apoiats sus un baston noassós, platussavan al solelh :

– "Eh òc, mon paubre, tot càmbia tròp viste, òm pòt pas sègre lo progrès. Que creson far amb lors troç d'arcs. Aurá degun es pus capable d'atacar una orsa e sos petits amb un pal coma nos autres quand èran joines."

– "As plan rason. Me sei daissat dire que vòlon pintrar de las bèstias sus las parets de las cròsas. Digatz me un pauc cu quò es que anirà las veire dins lo negre !"

Los dròlles gormelós se galopavan amb dels petits arcs e las drolletas negròtas coma de las talpas popinavan amb de las monacas de pèiras.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

MAÎTRESSE FEMME.

Près de Montignac, il y a bien longtemps, des hommes et des femmes vivaient au pied d'une falaise.

C'était une maîtresse femme qui commandait toute la tribu et, chaque matin, donnait les ordres pour la journée. Vous me direz que cela n'a guère changé depuis ce temps-là et il y toujours des hommes sous la direction de femmes. Mais, je vous parle du temps où tous les hommes faisaient seulement ce que les femmes leur disaient. Ils savaient qu'ils n'étaient pas très évolués et ils trouvaient qu'il est plus facile d'obéir.

On m'a dit que cela avait une origine un peu étrange. Les hommes ne savaient pas encore qu'ils étaient utiles pour faire les bébés. Les femmes disaient que les enfants leur venaient en allant se coucher sous un chêne quand la lune a les pointes vers le haut. Et les hommes, pauvres sots, le croyaient.

Donc, ce matin-là, hommes et femmes étaient assemblés devant la grotte de Lascaux.

Les vieux, appuyés sur un bâton noueux, discutaient au soleil :

– "Eh oui, mon pauvre, tout change trop vite, on ne peut pas suivre le progrès ! Qu'est-ce qu'ils croient faire avec ces foutus arcs. Maintenant plus personne n'est capable d'attaquer une ourse et ses petits avec un épieu comme nous le faisions quand nous étions jeunes !"

– "Tu as bien raison. Je me suis laissé dire qu'ils veulent peindre des animaux sur les parois des grottes. Dites- moi un peu qui ira les voir dans l'obscurité !"

Les garçons, la morve au nez, se poursuivaient avec de petits arcs et les fillettes noiraudes jouaient avec des poupées en pierre.

La mestressa femna arribèt e montèt sus un socal per veire tot son monde. D'un còp, òmes et femnas faguèron jo.

– Del temps que nos autras, las femnas aniram nos pimponar a l'aiga, vos autres los òmes que sètz fièrs, montaretz los enarts dins la cròsa per que poscam far las pinturas suls murs e al plafon. Olharetz d'òli los calelhons per li veire clar e frostiretz las colors. Avèm besonh de roge e de negre. Quand tornarem del banh, anirem dins la cròsa dessenhar los images de vacas e de cavals coma los vesem tots los jorns galopar dins las combas. Vos autres los òmes, seretz encargats del minjar. Botaretz a l'aste las cueissas de mamots per lo meitjorn. Mas, gardatz vos de zo far cramar. Lo mamot se minja al rosat quò vòl dire pas carcinat !"

Sabiá ben que lors caçaires d'òmes èran pas bien valents e que caliá los encoratjar. Podiá pas lor dire : "D'un mai trabalharetz, d'un mai ganharetz" ; qu'èra pas enquera inventat e me pensi qu'aurián pas pogut zo creire. Tanben trobèt de lor dire :

– "Aquel que aurà trabalhat mielhs vendrà durmir sos ma cóistia de pèls de rainard."

End aquel moment, lo neci de la comunautat volguèt pausar una question :

– "Anam a Las Caus Un o a Las Caus Dos ?"

– "E paubre einnocent, Las Caus Dos quò es benleu per dins vint mila ans !

Tanlèu dich, cadun s'aisinèt de far coma la mestressa femna zo voliá.

Pòdi pas vos acertanar que tot foguèt ental mas i a una causa vertadièra : quand calguèt tornar far los dessenhs per Las Caus dos, quò es una femna que foguèt causida !

La maîtresse femme arriva et grimpa sur une souche pour voir tout son monde. Aussitôt, hommes et femmes se turent.

– "Pendant que nous, les femmes, ferons notre toilette à la rivière, vous les hommes qui êtes costauds, vous installerez les échafaudages dans la grotte pour que nous puissions peindre les murs et le plafond. Vous emplirez d'huile les lampes pour bien y voir et écraserez les couleurs. Il nous faut du rouge et du noir. Quand nous reviendrons du bain, nous irons dans la grotte dessiner les images de vaches et de chevaux que nous voyons tous les jours courir dans les vallées. Vous, les hommes, serez chargés de la cuisine. Vous mettrez les cuisses de mammouth à la broche pour midi. Faites attention à ne pas les brûler. Le mammouth se mange rosé ce qui veut dire pas recuit."

Elle savait bien que les hommes, chasseurs avant tout, n'étaient pas très vaillants et qu'il fallait les encourager. Elle ne pouvait pas leur dire: " Plus vous travaillerez, plus vous gagnerez " car ce n'était pas encore inventé et je pense qu'ils n'auraient pas pu y croire. Alors elle leur dit :

–"Celui qui aura le mieux travaillé viendra dormir sous ma couette en peaux de renard."

C'est à ce moment-là que l'idiot de la communauté posa une question :

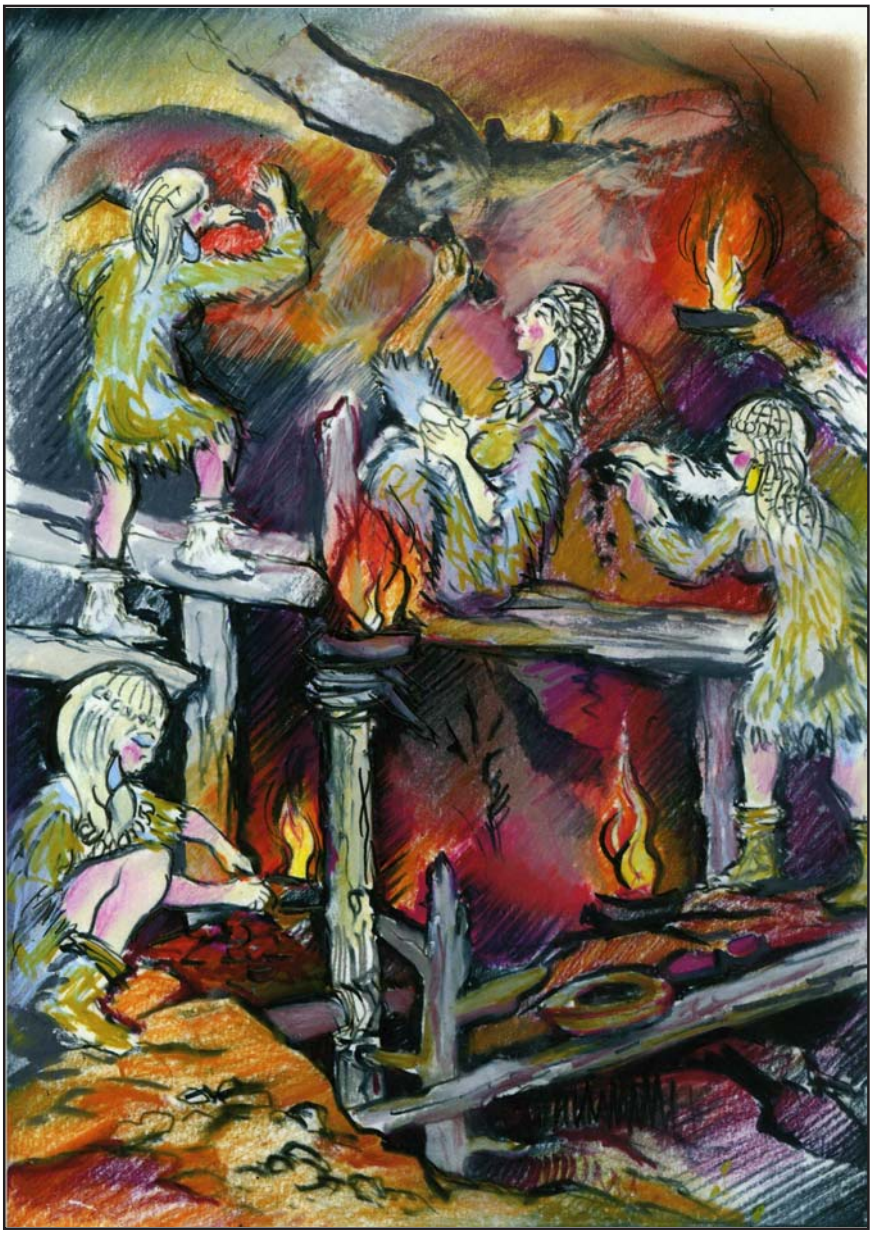
–"Nous allons à Lascaux1 ou Lascaux2 ?"

– "Pauvre innocent, Lascaux2, ce sera peut-être dans vingt mille ans !"

Sitôt dit, chacun, s'efforça de faire comme le voulait la maîtresse femme.

Je ne peux pas vous assurer que tout se passa ainsi mais il y a une chose véridique : quand il fallut refaire les dessins de Lascaux2, c'est une femme qui fut choisie!

De sègre. **Gérard MARTY** *À suivre.*



Illustracion Jacme Saraben

Illustration Jacques Saraben

COQUELICOTS

Je suis allé parler aux miens
qui dorment dans la terre inconfortable
et la seule réponse que j'ai reçue
ce sont les coquelicots qui me l'ont transmise.
Je n'ai pas bien compris ce qu'ils voulaient me dire,
avec le temps s'amenuisent les voix
avec le temps les sourires s'émoussent
et l'on oublie jusqu'à la couleur
des yeux que l'on a aimés.
Ici les coquelicots sont rouge pâle,
ils n'ont pas le rouge insolent et révolutionnaire
que je voyais aux coquelicots de la Catalogne.
Ici, dans ce cimetière où les coquelicots
ont pris possession de mes tombes,
leur pâleur signifie-t-elle
que la chair enterrée depuis si longtemps
ne les nourrit plus, qu'ils ont besoin de moi,
qu'ils m'appellent pour redonner ardeur et verdeur
à leur sang de fleurs étiolées ?
Coquelicots, dites-leur que je ne tarderai pas
à les rejoindre, que les fleurs sur leurs tombes,
sur ma tombe, bientôt seront aussi vives
que les coquelicots de la Catalogne.

Bernard Lesfargues

Illustration Jacques Saraben

ROCÈLAS

Soi anat parlar a ma gent
que duèrm dins un bocinon de tèrra
e l'unica responsa qu'ai trapada
me l'an trasmesa las rosèlas.
Ai pas gaire comprès çò que volián me dire.
Lo temps succeda al temps
e las votz demesisson
coma s'esfaçan los sorires
e degun se soven de la color dels uèlhs
qu'on a talament aimats.
An Aquitània las rosèlas son pallas,
roge palle,
lor vesi pas lo roge revolucionari
de las rosèlas de Catalonha.
Aquí, dins aqueste cementèri onte
las rosèlas prenguèron possession de mas tombas,
lor pallor deu voler dire qu'esperan
ma venguda, qu'an besonh de ieu,
m'apelan per que lor balhe ardor e drudesa,
que balhe de sang a lors flors passidas.
Rosèlas, digatz a ma gent que trigarai pas,
que lèu vau lor donar e la carn e la sang
que lor devi, que lèu seràn tan resplendentas
coma lors sòrs de Catalonha aimada.

Bernard Lesfargues

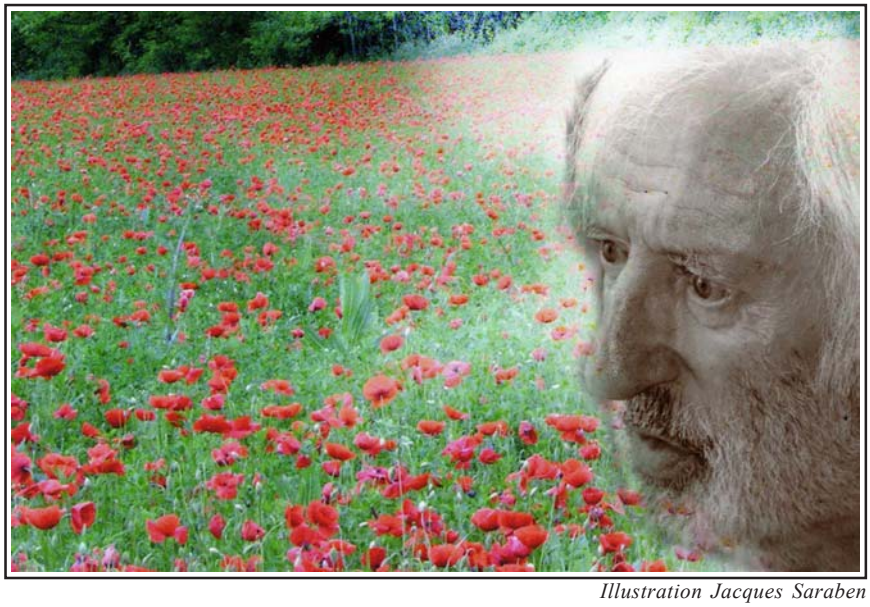


Illustration Jacques Saraben

Chante aussi, toi bon troubadour,
Fais bruire ton vers sonore,
Que l'amour croisse dans le cœur
Et toi, Dordogne, ma rivière,
Ecoute la chanson printanière
D'Elias Cairel le troubadour orfèvre.

Sur notre terre méridionale,
Le troubadour à l'âme loyale
Portant sa vielle a cheminé ;
Il avait grand désir de revoir ton rivage,
Et quand il revint dans les environs
Il remercia Dieu de son heureux retour.

*
* *

Comme le troubadour qui éparpilla son âme
Aux quatre vents des saisons,
Si cela plaît, bien sûr, j'aurai pareille flamme
Pour faire résonner mes chansons.

Sans toi mon chant ne serait qu'une étincelle
Qui luit et s'éteint ;
Mais je vois chaque jour ta plaine que sèche le soleil
Et ta beauté dans mon pays.

Mes yeux se sont ouverts à ton harmonie,
C'est bien toi qui m'as dévoilé
Le trésor le plus beau, celui de la poésie
Qui sous la rime est caché.

À suivre.

Canto tabe, tu, boun troubaire,
Fai brunji toun vers trentinaire.
Que l'amour creisse din lou cor !
E tu Dourdougno, ma rebièro,
Auvo la cansou printanièro
D'Elias Cairel « lauraire d'or ».

Sus nostro tèrro mèjournalo,
Lou troubaire à l'amo leialo,
Pourtant sa vièlo a caminat;
Abio talan deI teu ribage,
E quand lambet dins lou parage,
Remerciet Diu d'estre tournat.

*
* *

Coumo lou troubadour qu'escampilhet soun amo
Aus quatre vents de las sasous,
Se co te plai. segur, aurai parièro flamo
Per fâ tinlâ las mios cansous.

Sans tu moun cant seriô pas res qu'un belugo
Que fai soun lum et s'escantis ;
Mès vesi cado jour ta plano que s'eissugo
E ta beutat dins moun païs.

Mus èlhs se soun druberts à la teuno armounio,
Co'i be tu que m'as decialat
Lou tresor lou pus bèl, lou de la pouesio,
Que jous la rimo es estuchat.

UNE PASSION : LA PÊCHE À LA LIGNE (suite).

Les modestes maisons que j'habitais alors près de Temniac, puis à Sarlat, n'offraient pas grand confort, aussi, dès que possible, si je n'avais pas école, je retournais à mon endroit préféré : la vallée de la Dordogne.

Loin d'être un garçon sauvage, j'avais néanmoins le goût de la solitude. Mes devoirs d'écolier ne pâtissaient pas de mes fugues. Un autre maître m'enseignait : la nature elle-même. Elle avait ses heures et ses exigences.

Modestes étaient mes revenus : quelques extras à la poterie Larivière, boulevard Eugène Le Roy où je m'initiais à l'art de la poterie, puis avec le chef Guy de l'Auberge la Boëtie, qui me donna les premiers rudiments de cuisine, me permettaient d'être un client régulier à l'enseigne : « Articles de pêche», place des Oies, à Sarlat. Qui a dit que les enfants, à l'âge adolescent, ne pourraient pas travailler un peu?

Chef Guy fut également un bon maître pour la pratique de la pêche. C'est lui qui m'enseigna cette fameuse doctrine qui me sert encore aujourd'hui : « Il faut savoir s'amuser au travail, et être sérieux dans ses loisirs ». La pêche était un loisir sérieux.

Souvent, durant mes stages d'été à l'Auberge La Boëtie, nous allions à la pêche très tôt le matin, avant de prendre le travail. La brume matinale voilait encore Beynac alors que nous pêchions déjà de belles fritures pour notre déjeuner ! Avec le chef Guy, il fallait être « prêt, ponctuel, et désireux de bien faire... surtout à la pêche ». Se faisant invectiver par un officier pendant la guerre, alors qu'il pêchait du pont d'un ruisseau au lieu de préparer le repas des soldats, il continua à pêcher et répondit du tac au tac : « L'eau bout, les spaghettis seront prêts à l'heure ! ».

Jamais je ne tolérais une négligence dans l'équipement. La tenue des bas de lignes, la fraîcheur du chènevis et le rutilant des vers de vase, tout était vérifié : j'étais un soldat de la pêche !

Déjà, je pris l'habitude de noter sur un calepin les points importants de mes pêches : température de l'eau, température ambiante, nombre de prises, observation de la nature (éclosion d'insectes, présence de chenilles ou coléoptères, etc). Aujourd'hui, je continue cette pratique, en rédigeant des journaux de pêche , parfois trop élaborés, ou trop techniques, pour des lecteurs patients et sympathiques!

Désireux d'en savoir toujours plus je dévorais tous les ouvrages halieutiques que je pouvais obtenir. Le classique « La pêche et les poissons de rivière » de Michel Duborgel devint mon livre de chevet et la source de beaucoup de rêves. Je m'endormais souvent en me répétant mentalement les noms latins de mes poissons préférés. J'en savais plus long sur la famille des cyprinidés que sur la dynastie des Bourbons (cela vint plus tard).

Le nom étrangement romain d'Esox Lucius donnait au brochet une sorte de nobilité dangereuse. Mes perches étaient officiellement nommées Perca Fluviatilis : cela les grandissait à mes yeux et me rappelait que la Dordogne est un fleuve...

Beaucoup plus tard je fus un peu déçu que la dénomination de la truite arc-en-ciel fut erronée : je sais maintenant l'appeler Oncorhynchus mykiss au lieu de Salmo Irideus Gibbon. *(Actuellement je prends à la mouche la «steelhead», puissante truite migratrice, dans les Grands Lacs).*

Voulant imiter les pêcheurs de concours, je découvris vite les fameuses cannes «roubaisiennes», rigides, avec un élastique amortisseur dans le scion creux.

Puis vinrent la fibre de verre et les cannes télescopiques. Dans l'arrière boutique des « Articles de Pêche », Jacky me donnait maints conseils et me préparait des bas de lignes faits d'une façon très méticuleuse : plombée groupée pour eau vive, plombée divisée pour eau calme, émerillon ou pas pour le gros, scion flexible ou rigide, écrasement de l'ardillon pour une pêche plus rapide. Il m'enseigna tout un vocabulaire et des techniques que je répétais aux pêcheurs que je rencontrais et qui me quittaient, peut-être un peu éberlués par ce gamin volubile de Sarlat qui « parlait latin, plume à antenne et canne à action parabolique » ! Il y a quelques années, peu avant sa retraite, Jacky prouva à un touriste incrédule qui ne croyait pas que j'avais bien obtenu ma carte de pêche en mai 1964 en lui montrant un cahier d'écolier jauni, rempli d'une belle écriture ronde, où étaient portés les noms des détenteurs de cartes.

Une ligne de fond, souvent équipée d'un grelot, était toujours placée près de l'endroit où je pêchais au coup. Une canne au lancer me permit de prendre mon premier brochet sous le château de Monfort. À Beynac,une perche d'un kilo prise au poisson d'argent me fit descendre du pont de chemin de fer en glissant sur un contrefort escarpé et passer dans des ronciers. Elle me donna des émotions qui ont été rarement égalées.

Sous Domme, les ablettes en bancs nombreux près de la gravière, m'apprirent déjà les rudiments de la pêche à la mouche : une pose délicate, un ferrage ample mais rapide.

J'étais encore loin de mes truites et *steelheads* d'aujourd'hui mais cette sensation tactile, ce coup de poignet, ces réflexes, cette intuition, je les dois aux ablettes de la Dordogne.

Les fritures de goujons ou de gardèches (vairons pour les non-périgordins) étaient faites à Vitrac, à l'embouchure de la Cuze. Les gardons, attirés par mes farines de chènevis dans des lieux secrets et quasiment inaccessibles, remplissaient vite la bourriche. Une autre belle pêche me fit un soir remonter, triomphant, la Traverse - la grand-rue de Sarlat - une bourriche pleine de barbeaux, pour montrer mes prises au chef Guy. Quelques commerçants, à la porte de leur boutique, désœuvrés et peu habitués à ce spectacle, me congratulèrent, enfant que j'étais, en me voyant passer.

Les poissons n'étaient jamais relâchés à l'époque : source de nourriture bienvenue qui nous changeait de nos modestes repas de ragoût de pommes de terre ou du poulet dominical. Les perches, cuites au four à la crème fraîche, étaient un délice. L'ablette, cet éperlan de rivière, faisait de belles fritures « en buisson». La recette pour goujons, poêlés et finis avec une persillade au verjus, reste incontournable pour apprêter ce poisson . Une friture, trop petite pour une belle réunion de famille, remplaçait parfois les cèpes pour fourrer une grande omelette d'une douzaine d'œufs!

Ces souvenirs de mon adolescence sarladaise, sont toujours très vivants et accompagnés de bien d'autres…

Leurres pour la steellhead

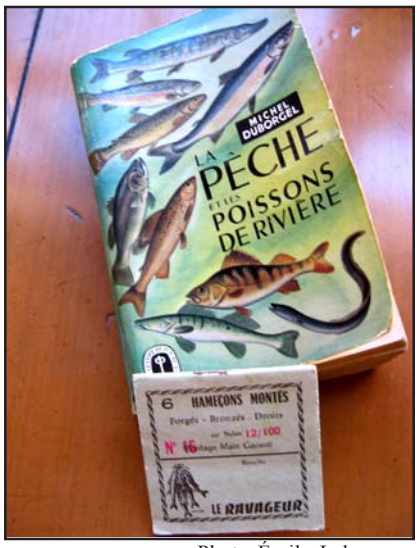


Photo Émile Labrousse

Le "Duborgel"

Le lycée, d'où je partais parfois pour une pêche furtive, la famille, qui attendait mon retour pour savoir ce que l'on servirait au dîner, le lavoir abandonné où j'avais pu élever quelques perches !

Mais la pêche reste le souvenir le plus vivant et celui qui vient lier tous les autres...

La veille de mon départ pour l'école hôtelière je fis une dernière séance de pêche avec le chef Guy. Un pêcheur de ses amis, qui nous avait accompagnés, crut que je partais pour l'armée : j'avais 17 ans. Dans mes bagages j'emportais mon Duborgel. À la fin du volume j'avais remarqué la liste des ouvrages classiques publiés dans le Livre de Poche. Déjà passionné de lecture (un autre loisir solitaire), je continuai ainsi, étudiant à Saint-Amand puis à Tours, à lire Balzac et Flaubert, utilisant toujours la liste de mon Duborgel ! Mes émotions furent grandes à Saint-Amand, à la lecture du grand maître du vocabulaire descriptif (après Rabelais), l'incomparable Maurice Genevoix, qui me semblait n'avoir écrit « La Boite à Pêche » que pour moi .

Si je ne m'endors plus en murmurant « Perca Fluviatilis » ou «Salvelinus fontinalis» (*l'omble de fontaine, originaire d'ici, les monts Appalaches),* peut-être devrais-je le faire pour oublier notre monde trop rapide et trop bruyant.

Émile LABROUSSE

Carte postale de la collection Jean Batailler

La Dordogne sous le château de Monfort

UNE DEMEURE DE CARACTÈRE : LA PÉCHÈRE (suite).

Les discussions entre Bernard Tatareau et la municipalité de Limeuil s'étendirent sur plusieurs années. Le 25 novembre 1900, M. Linarès, maire de Limeuil, avait informé Bernard Tatareau que la municipalité lui offrait la somme de 500 francs au titre d'indemnisation pour la fourniture de l'assiette de la nouvelle route reliant les lieux-dits des Fosses et de Queyrelevat à la route de Limeuil au Bugue. Cette route, dite actuellement "route de crêtes" aboutit à la porte supérieure de Limeuil que l'on appelle "porte de Montféfoul".

Tatareau répond le 5 décembre par une longue lettre qu'il a fait imprimer à Périgueux et qu'il destine donc à une large diffusion parmi la population. Il refuse catégoriquement la proposition, en énumère les raisons et offre gratuitement une autre solution utilisant le tracé du chemin existant de Queyrelevat à la Péchère. Ce tracé ne partagerait pas la métairie qu'il vient d'établir à Bellevue. Il y a aussi dans cette lettre nombre de sous-entendus qui expriment un contentieux profond entre la population, la municipalité et le propriétaire de la Péchère.

Le conseil municipal se réunit le 13 janvier sous la présidence du maire Édouard Linarès. Constatant que Tatareau refuse l'idemnité de 500 francs qui lui été proposée, que cette offre est la plus élevée de celles que la commune peut faire, que l'enquête règlementaire a définitivement tranché, le conseil décide de poursuivre l'expropriation des terrains.

Tatareau renouvelle sa réclamation le 22 mars 1901 suite à l'affichage en mairie d'un avertissement pour enquête concernant une expropriation pour cause d'utilité publique. Malgré la protestation véhémente de Tatareau, l'affaire est jugée le 29 mai par le tribunal civil de Bergerac.

Correspondance du maire de Limeuil

M. Michelet, adjoint au maire remet en mains propres une copie du jugement au maire et au propriétaire qui se voit exproprié de quatre parcelles totalisant une surface de 4 590 centiares.

Le 20 décembre 1901, en exécution de la loi du 3 mai 1841, le maire prie M. Tatareau de présenter les titres réguliers établissant qu'il est propriétaire des terrains donnant lieu à expropriation.

On peut penser que Tatareau ne s'est pas pressé pour fournir les titres demandés.

Le 6 janvier 1902, M. Linarès au contraire, pressé de commencer les travaux, informe le propriétaire de la Péchère qu'il a dû se procurer les titres lui-même. Il le fait sur un ton plutôt ironique :

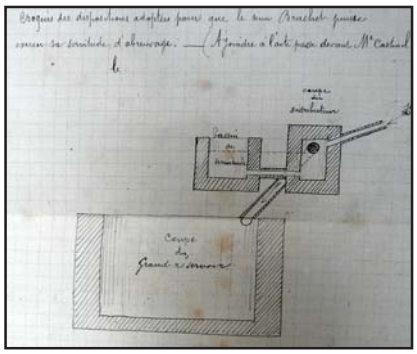
"– N'ayant pas comme vous l'avantage d'avoir un jurisconsulte à ma disposition, je me borne à exécuter les règlements administratifs. Vous n'aurez pas à produire de pièces justificatives, je le veux bien, seulement toujours par formalité, j'ai dû demander à M. le Conservateur des hypothèques de Bergerac, un état concernant les pièces expropriées."

On ne sait pas si finalement Tatareau a touché les 492,23 francs alloués par la commune de Limeuil, mais les travaux ont pu commencer vraisemblablement au cours de l'année 1902.

Tout comme son père, Bernard Tatareau, se voulut bâtisseur. La métairie nouvelle avec maison et dépendances avait été au centre des discussions au moment de l'établissement de la route comme nous l'avons vu. Elle reçut très vite le nom de "Cureboursil". D'abord, elle avait coûté cher en raison de l'ampleur des batiments. Ensuite, les terrains qui y étaient raccordés n'étant ni très étendus ni d'un bon rendement, la propriété acquit rapidement la réputation de ruiner ses fermiers d'où le nom sous lequel elle est encore connue : "Cureboursil".

Un souci de la Péchère était l'approvisionnement en eau des gens et des animaux de la ferme. Une mare, alimentée par infiltration et les pluies servait pour abreuver les bêtes. Pour la consommation humaine, il fallait aller chercher l'eau à une source située en contrebas vers la Vézère. Mais l'eau y était, paraît-il, excellente.

Bernard apporta une note de modernisme en concevant un système d'adduction d'eau. Pour cela il acheta aux époux Brachet des Merles sur la commune de Limeuil, les eaux provenant de la fontaine qui coule près de leur maison. Le contrat est passé par devant Me Castinel notaire au Bugue, le 12 mai 1891. L'acte très détaillé, prévoit que la Péchère recevra le surplus de l'eau de la source moyennant la construction, aux frais de l'acheteur, de la station de captage et de répartition de l'eau. Il installera également à ses frais les tuyaux nécessaires sur 800 m environ, en partie sur la propriété des époux Brachet.



Croquis de captage et de répartition des eaux de la source

Comme la source se situe à une altitude de 130 m et que La Péchère est à 80 m, la gravité suffit à amener l'eau au domaine. Un robinet fut installé au rez-de chaussée et un autre à l'étage. Le modernisme s'arrêta là mais l'installation put fonctionner jusque vers 1950.

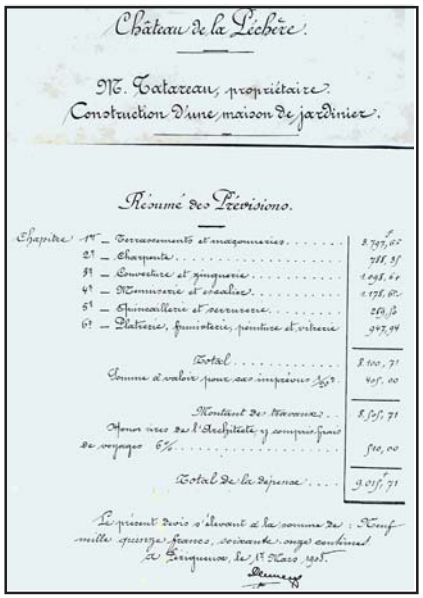
Cependant, malgré les soins apportés à la rédaction de l'acte de vente, des litiges naquirent rapidement entre les propriétaires de la source et les utilisateurs de l'eau. Il s'ensuivit des procès que Tatareau perdit et qui entravèrent une bonne jouissance de cette acquisition malgré tout assez originale.

L'épouse du général s'étant éteinte en 1904, quelques années après sa mort, son fils, se lance dans la construction de la maison du jardinier. Il fait appel à un architecte pour élever un important bâtiment en pierres comportant un rez-de-chaussée et des combles aménagés. Le rez-de-chaussée comprend une cuisine et deux chambres. Il ne manque pas de faire apposer l'étoile de l'écusson des Tatareau au-dessus de la plus haute fenêtre.

La grande particularité de la construction consiste en une vaste serre orientée à l'est comme il se doit et, aujourd'hui disparue.

Plan d'architecte pour la maison du jardinier

Le blason sur la maison du jardinier



Château de la Léchère.

M. Tatareau, propriétaire.
Construction d'une maison de jardinier.

Résumé des Prévisions.

Chapitre 1er — Terrassements et maçonneries	3.747,02
2e — Charpente	711,35
3e — Couverture et zinguerie	1.098,66
4e — Menuiserie et vitrerie	1.178,80
5e — Quincaillerie et serrurerie	259,15
6e — Plâtrerie, fumisterie, peinture et vitrerie	947,94
Total	8.100,71
Somme à valoir pour sec imprévus 5%	405,00
Montant des travaux	8.505,71
Honoraires de l'Architecte y compris frais de voyages 6%	500,00
Total de la dépense	9.015,71

Le présent devis s'élevant à la somme de : Neuf mille quinze francs, soixante-onze centimes.
A Brignac, le 15 Mars 1907.

Devis pour la construction de la maison du jardinier

La maison du jardinier

Le devis de la construction du 1er mars 1908 s'élève à 9 015,71 francs ; les travaux ont dû commencer peu après.

La maison, implantée au sud, un peu à l'écart de la cour et du château sera donc terminée vers 1910 mais Bernard Tatareau n'en jouira que quelques années.

Bernard Tatareau est célibataire. Il fréquente des familles de la bourgeoisie périgourdine bien connue de son père les de Fourtou et buguoise les Archambeaud.

Il se trouve qu'Henriette Archambeaud a épousé le docteur Félix Lobligeois le 22 octobre 1902.

Félix Lobligeois est parisien. Il a connu le Périgord à l'occasion d'un voyage pour assister au mariage d'un de ses amis à Saint-Cirq. C'est lors de ce mariage qu'il rencontre Henriette, fille d'un avocat, maire du Bugue : Jean Clodomir Alexis Archambeaud.

Clodomir Alexis était déjà maire, le 26 octobre 1874, lors de la naissance d'Henriette. Il était alors âgé de 48 ans et sa femme, Marie-Jeanne Gontier de 23.

Dans la famille Archambeaud, l'aîné portait toujours le prénom Alexis. C'est ainsi que le père de Clodomir se prénommait Jean-Baptiste Alexis, il était également buguois.

Henriette Archambeaud

Les Lobligeois sont d'origine picarde. Un brevet établi le 24 mars 1701atteste l'enregistrement des armoiries de la famille Lobligeois : une rose d'argent sur fond d'azur.

Province de Picardie. fol. 747.

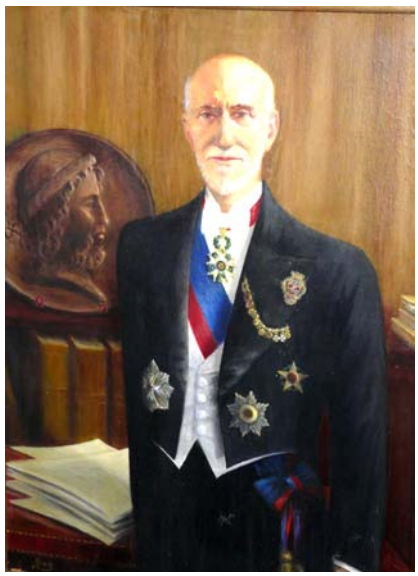
Généralité de Noyon. N: 275.

PAR ORDONNANCE RENDUE le 18 Jour du mois de Fevrier de l'an 1701. par Mrs les Commissaires Généraux du Conseil députés sur le fait des Armoiries.

Celles de la Famille Lobligeois, déposées par Guillaume Lobligeois, Prestre Curé de Berlancourt. Telles qu'elles sont ici peintes & figurées, après avoir été reçuës, ont été enrégitrées à l'Armorial Général, dans le Registre cotté: Soissons, en consequence du payement des droits réglés par les Tarif & Arrest du Conseil, du 20 de Novembre de l'an 1696. en foi dequoi, le présent Brevet a été délivré par Nous CHARLES D'HOZIER Conseiller du ROI, & Garde de l'Armorial Général de France, &c. A Paris le 24e Jour du mois de Mars, de l'an 1701.

d'hozier

Brevet d'enregistrement des Armoiries



Le docteur Félix Lobligeois

Félix Lobligeois, fils de docteur, lui-même docteur, fut un des pionniers de l'utilisation de la radiographie, notamment pendant la première guerre mondiale pour localiser sur les blessés, les éclats d'obus ou les balles.

La découverte par Röntgen des rayons X était récente (1895) et à partir de 1910, après les décès de nombreux docteurs on a pris conscience des dangers de ces rayons. La protection ne fut pas immédiatement efficace, Lobligeois perdit le bras droit et fut déclaré victime de la science.

Le docteur Lobligeois entra au Conseil Municipal de Paris dont il devint un des vice-présidents. En reconnaissance la ville de Paris donna son nom à une place dans le XVIIe. Bien plus tard, la ville du Bugue appela la Résidence de retraite : Félix Lobligeois.

Le docteur et sa femme vivaient à Paris, rue Laborde, puis rue d'Amsterdam. Bernard Tatareau leur rendait visite lors de ses séjours parisiens qu'il passait à l'hôtel Terminus de Saint-Lazare.

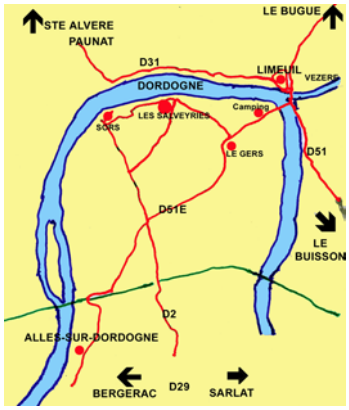
À suivre.

Gérard MARTY

5EME APRÈS-MIDI ARTISTIQUE AUX SALVEYRIES

"Mémoire et Traditions en Périgord" vous invite à son cinquième après-midi artistique aux Salveyries qui aura lieu le 16 juillet prochain.

Comme les années précédentes, nous accueillerons les peintres et les sculpteurs qui illustreront le thème suivant : "Terres du Périgord".



Les artistes seront sur place pour parler de leurs œuvres avec le public.

Les écrivains viendront avec des ouvrages fraîchement sortis d'impression. De nouveaux auteurs ont manifesté le désir d'exposer aux Salveyries et nous serons heureux de les recevoir.

Cette année s'ouvrira un atelier occitan qui sera animé par Jean-Claude Dugros, majoral du Félibrige.

Il donnera les clés pour apprendre à mieux connaître notre langue occitane toujours dans nos cœurs, après cinq siècles de transmission orale. Il présentera ses traductions d'Eugène Le Roy et de Claude Seignolle, un écrivain d'origine périgourdine. À ses côtés, Brigitte Miremont proposera son œuvre poétique occitane.

Les vidéos tournées en occitan par notre association seront en diffusion permanente, notamment : "Lo ramonaire de la Borieta" qui a obtenu le prix du public aux Cendriales 2010.

Paul et François passeront pour nous remettre en mémoire les airs du folklore ; il y aura aussi Gérard et sa guitare.

Et, comme toujours, la tombola et l'énigme des Salveyries ajouteront un côté ludique à l'exposition.

Vue d'une exposition antérieure

ACTUALITÉS

ENFIN UN SITE INTERNET

"Mémoire et Traditions en Périgord" a son site internet, vous pouvez le visiter dès maintenant à l'adresse suivante : http://pagesperso-orange.fr/salverio
Vous y trouverez l'objet de l'association et le champ de ses différentes activités. Ce n'est pour l'instant qu'un nouveau-né mais tous ensemble, nous allons veiller sur sa croissance et il grandira, il grandira...

SUR VOTRE AGENDA

ALLES-SUR-DORDOGNE

Dimanche 15 mai 2011 : vide-grenier dans la cour des écoles.
Samedi 18 juin 2011 : feu de la Saint-Jean à la salle des fêtes.
Samedi 16 juillet 2011 : 5ème après-midi artistique aux Salveyries de 15 à 18 heures (voir détails page23).

CADOUIN

Samedi 11 juin
15 h : atelier de percussions par Dominique Gabriel Régis (percussionniste martiniquais).
17 h : concert pour les enfants des écoles sous la halle.
19 h 30 : repas des îles proposé par l'Association Loisirs École de Cadouin : 10 euros (réservations jusqu'au mardi au 05 53 23 86 22).
21 h : concert du Groupe Zeness (créole/reggae) tarif : 12 euros.

MOLIÈRES

Dimanche 12 juin : à la salle des fêtes
17 h : conférence de François Blancpain, spécialiste d'Haïti : "De Saint Domingue à Haïti". Gratuit.
21h 30 : projection par Pôle Image du film : "Comment conquérirl'Amérique en une nuit" de Denis Lafferière, cinéaste haïtien qui vit au Canada. Gratuit.

LO CHALELH
Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY avec l'aimable participation de bénévoles.
Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE
Téléphone : 05 53 63 31 58
Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr
Le site : http://pagesperso-orange.fr/salverio

PRODUCTION de l'Association "**Mémoire et Traditions en Périgord**" :
"Lo Chalelh" abonnement annuel : (13 euros)

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de Fernand MARTY (13 euros)
"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre GÉRARD (10 euros)
"Tibal lo Garrèl : e la carn que patís" de Louis DELLUC édition en occitan et français (20 euros) (1)

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la vie paysanne en occitan (Sous-titrées en français) (13 euros)
"Vilatges dau Périgord" reportages en occitan sur Meyrals, Calès et Limeuil (Sous-titrés en français) (10 euros).
"Brava Dordonha" Reportages en occitan sur Alles et Paunat (Sous-titrés en français) (10 euros).
"Tèrmes dau Perigòrd" Reportages en occitan sur Redon Espic et Cadouin. (Sous-titrés en français) (10 euros).
"Cloquièr dau Perigòrd" Mise en place de la cloche de Conne-de-Labarde et histoire de ramoneur (10 euros).

(1)Nous mettons à disposition la 1ère partie de "Tibal Lo Garrèl : l'arma que sagna" aux éditions de l'Hydre (14 euros 50)